

# Etude Linéaire n°1 : Le portrait de la mère

## Introduction :

*Sido* de Colette est un court récit autobiographique dans lequel l'auteur revient sur quelques épisodes de son enfance qui lui permettent de brosser le portrait de sa famille proche : sa mère, Sido, son père, « le capitaine » puis ses frères et sœur, « les sauvages ». Ainsi, cet extrait, qui se situe p. 60 de votre édition et qui poursuit le portrait commencé dès l'ouverture du livre, est-il l'occasion de rendre hommage à sa mère, morte depuis 18 ans à la publication de ce roman éponyme. L'extrait étudié ici montre, à travers un épisode de la vie quotidienne, d'une part comment la mère envisage son lien à la nature et d'autre part comment la petite fille est en admiration devant sa mère. Nous verrons donc comment cet extrait s'inscrit pleinement dans le parcours en proposant une véritable célébration de la figure maternelle. Ce texte peut se décomposer assez naturellement en deux mouvements : le premier comprend les deux premiers paragraphes qui brossent de manière assez traditionnelle le portrait de la mère tandis que le second mouvement poursuit ce portrait à travers un dialogue en discours direct qui relate une anecdote, à la fois comique et lyrique, destinée à illustrer une caractéristique du personnage.

## Explication linéaire :

### **1<sup>er</sup> mouvement :** le portrait de Sido (l. 1 à 12)

*Au vrai, cette Française vécut son enfance dans l'Yonne, son adolescence parmi des peintres, des journalistes, des virtuoses de la musique, en Belgique, où s'étaient fixés ses deux frères aînés, puis elle revint dans l'Yonne et s'y maria deux fois.*

- l'expression liminaire (« au vrai ») pose la question de toute autobiographie depuis Jean-Jacques Rousseau : la question de la véracité du propos (question de la sincérité + question de la fiabilité de la mémoire et des souvenirs)
- étonnamment la mère est désignée par une périphrase « cette Française » et non par le diminutif qui donne son titre au récit ni par la relation de mère qui l'unit à l'auteur => cette distanciation de Colette par rapport à sa mère traduit peut-être sa volonté de rendre compte le plus fidèlement possible de Sido.
- le portrait débute par une phrase longue qui aborde le *portrait social* de la mère (entourage artistique, fratrie et mariages) tout en suivant une logique spatio-temporelle :
  - on passe de l'« enfance » à l'« adolescence » jusqu'à l'âge adulte (« s'y maria deux fois »)
  - et on suit un parcours en boucle qui part de « l'Yonne » pour y revenir après un passage par la « Belgique »
- = le cadre spatio-temporel nécessaire à tout récit est donc mis en place dès le début d'une manière tout à fait traditionnelle et mis en valeur par le rythme ternaire de la phrase (rythme agréable à l'oreille)
- importance de l'entourage culturel de Sido dès sa jeunesse lisible à travers l'énumération ternaire « des peintres [...] musique » qui rendent immédiatement cette jeunesse extraordinaire et dénote un milieu privilégié socialement
- l'accent mis sur cette atmosphère littéraire, picturale et musicale par l'auteur parle aussi de ses propres centres d'intérêt dont on peut deviner qu'elle les tient de sa mère
- l'adolescence auprès des frères aînés peut laisser supposer qu'elle s'est retrouvée orpheline relativement tôt
- Sido se caractérise aussi dans le souvenir de sa fille par son appartenance nationale puisque c'est

la première particularité mise en avant et que sa trajectoire de vie la fait revenir au pays natal.  
= donc dès la 1ère phrase Sido est présentée de manière méliorative, comme une femme qui a eu une solide éducation culturelle (dont on peut supposer que cela a formé chez elle un goût sûr), qui a voyagé et qui n'a pas hésité à refaire sa vie après la mort de son époux (donc une femme vivante, non murée dans ses souvenirs).

*D'où, de qui lui furent remis sa rurale sensibilité, son goût fin de la province ? Je ne saurais le dire.*

- le premier paradoxe de la personnalité de Sido (*portrait moral*) est mis en avant par le choix de la forme interrogative : elle a reçu une éducation très soignée sur le plan culturel (qu'on associe plutôt à une éducation citadine, voire liée à la capitale) et pourtant elle a vécu sa vie d'adulte dans un coin perdu, l'Yonne n'étant pas réputée pour être un département particulièrement attrayant et effervescent sur le plan culturel
- la reprise des mots interrogatifs, le second venant préciser le premier (« d'où » ; « de qui ») montre l'insistance sur le questionnement de l'autrice, donc sur le mystère que constitue la personnalité de sa mère pour elle
- de plus, cette reprise qui permet une correction, donne l'illusion d'une langue immédiate qui s'écrit au moment où elle surgit et mime le mouvement de la pensée qui s'élabore : le lecteur est comme invité à assister à l'écriture du texte
- cela montre également le processus de l'autobiographie dans lequel il faut accepter de se poser des questions qui n'auront pas de réponse comme le montre la négation de la phrase suivante.
- l'interrogation de Colette sur sa mère s'exprime par deux oxymores inattendus : « rurale sensibilité » (on associe plutôt la ruralité à une forme d'appréhension brute du réel héritée de la dureté de la vie à la campagne) et « goût fin de la province » (en France la vie culturelle est particulièrement centralisée sur la capitale et ce depuis plusieurs siècles, on a donc plutôt en tête le cliché selon lequel la province est toujours en retard sur les modes ou les événements qui sont créés à Paris)
- cela apporte une étrangeté au portrait de Sido, une touche de mystère encore confirmé par la phrase négative suivante
- de plus, cela annonce l'amour de la nature qui caractérise la mère et qui va être montré par l'exemple dans la suite du texte
- la forme passive « furent remis » exprime discrètement la dette que l'on a envers nos différents éducateurs, qu'ils appartiennent à la famille ou non et évoque donc de manière implicite la propre dette que Colette entretient envers sa mère, de laquelle elle tient elle aussi son amour de la nature.
- la phrase négative pointe les limites de l'autobiographie car la vérité des personnes nous échappe toujours, on ne peut en avoir qu'un aperçu tronqué.

*Je la chante, de mon mieux.*

- cette phrase simple (S-COD-V, CC manière) est mise en valeur par sa position en tête de paragraphe et sa brièveté
- le verbe « chanter » est ici synonyme de rendre hommage donc de célébrer. Colette annonce ici clairement les enjeux de ce portrait : c'est une manière de valoriser sa mère et de la remercier.
- dans l'Antiquité, c'était le rôle des poètes que de chanter la gloire des hommes illustres, par le choix de ce verbe donc, Colette élève sa mère au rang, sinon de déesse, au moins d'héroïne qui mérite une renommée posthume
- le complément de manière, mis en valeur par sa position après la virgule, apporte une nuance sur

la visée de Colette, qui s'autorise ainsi à ne pas parvenir complètement à l'objectif qu'elle s'est fixée.

- cela lui permet également de faire comprendre au lecteur que le modèle original à l'initiative du portrait était plus beau et plus intéressant que le texte ne le montre.

*Je célèbre la clarté originelle, qui, en elle, refoulait, éteignait souvent les petites lumières péniblement allumées au contact de ce qu'elle nommait le « commun des mortels ».*

- cette phrase est à la fois la redite et le développement de la précédente, ce qui est perceptible à travers la construction grammaticale : S-V-COD, proposition subordonnée relative qui vient préciser le COD et le choix du verbe « célèbre » qui est un synonyme du « chante » précédent

- le pronom « la » qui désignait la mère dans son ensemble à la phrase précédente laisse place au COD expansé qui dénote cette fois une particularité de Sido selon sa fille.

- le champ lexical de la lumière (« clarté » ; « éteignait » ; « lumières » ; « allumées ») construit deux camps : celui de Sido, qui détient « la clarté originelle » et le « commun des mortels » qui peine à éclairer (adjectif « petites » qui diminuent la portée des lumières et adverbe « péniblement » qui montrent l'effort nécessaire) => ainsi Sido est désignée comme extraordinaire, différente de tout un chacun

- de plus, le choix de l'adjectif « originelle » renforce ce portrait d'une femme quasi divine puisque cela renvoie à la création du monde (« Que la lumière fut ») dont Sido semble être l'héritière privilégiée

- le portrait montre donc à la fois les qualités mélioratives du sujet mais aussi l'admiration de Colette pour sa mère, dont on peut supposer qu'elle va jusqu'à l'idéalisation.

- néanmoins, les verbes « refoulait » et « éteignait » ainsi que le dédain perceptible à travers l'expression entre guillemets (à la fois citation des propos de la mère et peut-être distanciation de l'autrice vis-à-vis de ces propos) nuance cette idéalisation : la mère apparaît ici comme quelqu'un qui se sent elle-même supérieure et qui de ce fait, surtout pour une petite fille, en devenait peut-être écrasante.

*Je l'ai vue suspendre, dans un cerisier, un épouvantail à effrayer les merles, car l'Ouest, notre voisin, enrhumé et doux, secoué d'éternuements en série, ne manquait pas de déguiser ses cerisiers en vieux chemineaux et coiffait ses groseilliers de gibus poilus.*

- l'utilisation du passé composé signale le début d'un récit anecdotique, sur un ton familier (sinon on utilise le passé simple), comme une confidence faite au lecteur ; dédoublement propre à l'autobiographie de la narratrice entre l'adulte qui se souvient et écrit et la petite fille qui a vécu la scène

- cet exemple vient aussi expliciter la phrase précédente qui exprime une particularité un peu énigmatique de la mère, la « clarté originelle »

- la mise en scène d'un autre personnage, dans une stratégie de comparaison, va permettre de mieux comprendre la singularité de la mère par rapport au « commun des mortels » que représente le voisin

- ce voisin est d'ailleurs dépersonnalisé dans la mesure où il n'est pas désigné par son nom (ce qui signe notre identité) mais simplement par la direction cardinale qu'il occupe par rapport à la maison maternelle, qui fait donc office de point de repère, voire de centre du monde, autre manière de la démarquer du « commun des mortels »

- la partie causale de la phrase brosse un portrait en demi-teinte de ce voisin, qui a certes la douceur comme qualité, mais dont la caractéristique principale (« enrhumé » ; « secoué d'éternuements en

série ») le rend quelque peu ridicule

- les actions du voisin sont qualifiées de manière négative (« déguiser » vient peut-être s'opposer à l'exigence de vérité et de clarté prônée par l'autrice et « coiffer » personnifie des arbustes sans valeur)
- et le résultat de cette action rend le jardin ridicule à son tour, à la mesure de son propriétaire comme le montrent les adjectifs péjoratifs employés (« vieux » ; « poilus ») pour qualifier des noms eux-mêmes peu valorisants (« chemineaux » ; « gibus »)

*Peu de jours après, je trouvais ma mère sous l'arbre, passionnément immobile, la tête à la rencontre du ciel d'où elle bannissait les religions humaines...*

- la mention temporelle inscrit le récit dans l'anecdote qui va suivre
- le décor est une fois de plus naturel, avec l'arbre comme fil conducteur
- nouvel oymore « passionnément immobile » qui brosse le portrait d'une femme à la fois entière et enthousiaste, amoureuse de la vie et capable d'exprimer cette passion dans la non-action
- donc une fois de plus une femme paradoxale et mystérieuse.
- dimension spirituelle donnée à l'attitude de la mère à travers les termes « ciel » et « religions » et la posture de la tête
- dès lors, relecture de l'adverbe « passionnément » qui fait implicitement référence à la Passion du Christ (sacrifice-offrande de soi par amour de l'humanité) et agrandit la posture de la mère à quelque chose de cosmique et grandiose
- le choix du verbe « bannissait » + la posture inverse de celle d'une prière orthodoxe (où le fidèle baisse la tête) montre une fois de plus l'indépendance, la liberté de Sido face aux dogmes humains => elle vit sa vie en fonction de sa philosophie personnelle, en prise directe avec plus grand qu'elle.
- l'aposiopèse semble laisser au lecteur le temps de la réflexion sur son propre positionnement face au ciel et aux religions.

**2<sup>e</sup> mouvement** : un dialogue qui permet à l'autrice de montrer à travers un exemple quelle est **la philosophie de vie, en lien avec la célébration de la nature, qui lui a été transmise par sa mère**

*– Chut !... Regarde...*

- le tiret souligne un changement d'énonciation avec une prise de parole en discours direct ce qui a pour effet de donner l'illusion que la scène se déroule sous nos yeux => scène plus vivante et abolition du temps (manière donc de faire revivre la mère)
- la première prise de parole n'est pas explicitée par le sujet d'un verbe de parole mais on peut supposer que c'est la mère qui s'adresse à sa fille
- ces deux simples mots peuvent résumer une sorte de philosophie maternelle que Colette a faite sienne :
  - l'interjection « chut » impose le silence nécessaire à l'observation de la nature et du vivant, dans une forme injonctive propre à cette interjection
  - le verbe à l'impératif poursuit l'injonction d'observer et annonce l'émerveillement possible face au spectacle de la nature
  - les aposiopèses qui miment le silence demandé viennent renforcer cette invitation à la contemplation, prélude à la célébration.

*Un merle noir, oxydé de vert et de violet, piquait les cerises, buvait le jus, déchiétait la chair rosée...*

- phrase descriptive qui place le lecteur en spectateur, comme s'il obéissait lui aussi à l'injonction précédente
- rythme ternaire, grâce à l'accumulation des 3 groupes verbaux, qui donne un ton poétique à la description
- ces 3 verbes brossent une description en actes du merle, ce qui la rend plus vivante et fait du merle un personnage à part entière
- la description met particulièrement à l'honneur le sens de la vue grâce aux notations de couleur (« noir » ; « vert » ; « violet » ; rosée » et le rouge implicite des cerises) et aux mouvements exprimés par les verbes => c'est cohérent avec l'injonction de la phrase précédente (« Regarde »)
- si la beauté du spectacle semble évidente à travers les couleurs évoquées, le choix des verbes permet de ne pas oublier la cruauté ou du moins la violence de la loi naturelle
- ces verbes viennent aussi rappeler au lecteur qu'ici le merle est en position de voleur puisqu'il prive les habitants de la maison de la dégustation des cerises.

*– Qu'il est beau !... chuchotait ma mère. Et tu vois comme il se sert de sa patte ? Et tu vois les mouvements de sa tête et cette arrogance ? Et ce tour de bec pour vider le noyau ? Et remarque bien qu'il n'attrape que les plus mûres...*

- la première parole après l'observation est une parole émerveillée (ce que traduit la phrase exclamative) => lyrisme de Sido
- l'apophorese vient renforcer ce sentiment d'admiration en mimant le fait de se trouver sans voix devant un spectacle d'une telle beauté.
- le verbe de parole choisi (« chuchotait ») vient rappeler l'injonction de silence du début en proposant un entre-deux entre la parole et le silence qui permet à la fois la contemplation admirative et l'enseignement à la petite fille
- 3 questions qui invitent la petite fille à regarder consciencieusement, l'anaphore de « Et tu vois » vient renforcer l'injonction initiale (« Regarde »)
- la forme interrogative est une forme d'enseignement respectueuse de l'enfant car il l'incite à faire sa propre expérience visuelle tout en la guidant dans son observation
- même si cela reste implicite, on peut supposer que c'est de sa mère que Colette tient son sens aigu de l'observation, indispensable à tout écrivain, ainsi que son amour des animaux et de la nature, qu'elle a donc appris très tôt à considérer comme des êtres dignes de notre amour
- Colette insiste sur la manière de regarder le monde de sa mère :
  - d'abord l'émerveillement face à la beauté
  - puis l'admiration de la dextérité, de l'habileté de l'oiseau grâce à une observation minutieuse et précise (répétition de la conjonction de coordination « et » qui souligne la recherche d'exhaustivité dans l'observation, presque à la manière d'un scientifique)
  - l'admiration de son efficacité et de son intelligence
  - ce qui conduit à une personnification de l'oiseau à travers la mention de son « arrogance » => à l'observation quasi-scientifique s'ajoute la projection poétique

*– Mais maman, l'épouvantail...*

- la conjonction de coordination « mais » qui exprime l'opposition montre l'incompréhension de la petite fille qui se situe donc à cet instant elle aussi parmi le « commun des mortels » qui réfléchit

en termes de rentabilité et de logique

- c'est la simple mention de l'épouvantail qui permet au lecteur de comprendre que la mère a en effet perdu de vue la raison pour laquelle on installe normalement des épouvantails, ce qui montre une fois de plus sa singularité

- l'aposiopèse peut traduire à la fois :

- l'incompréhension de la petite fille face à la situation

- le fait que sa mère lui coupe la parole afin qu'elle ne dérange pas le merle

- et elle laisse au lecteur le temps de comprendre le malentendu comique entre la mère et la fille => l'anecdote prend la forme d'une petite saynète.

– *Chut !... l'épouvantail ne le gêne pas...*

- reprise de l'interjection avec de nouveau la forme exclamative et l'aposiopèse qui montrent l'importance de la posture d'observation pour la mère, au coeur de son éducation, en tout cas à ce moment-là

- la réponse de la mère vient renforcer son étrangeté et sa singularité car elle montre que Sido adopte le point de vue du merle et non le sien. => Elle est capable d'une décentration étonnante qui lui fait perdre de vue ses propres intérêts parce qu'elle est totalement emplie du plaisir de contempler : elle est pleinement présente, complètement absorbée dans l'instant présent

- mise en abyme : Colette célèbre sa mère qui elle-même célèbre la beauté de la nature en apprenant à sa fille à le faire

- de même, emboîtement des regards posés sur la scène : Colette adulte regarde la Colette petite fille qui regarde sa mère regarder un merle.

– *Mais, maman, les cerises !...*

- parallélisme de construction avec la réplique précédente de la petite Colette => comique de répétition qui s'ajoute au comique de situation (malentendu mère-fille)

- le point d'exclamation vient néanmoins ici renforcer l'exaspération de la petite fille qui elle est davantage centrée sur sa gourmandise

- on peut supposer également que le volume de la phrase est plus élevé et que la petite fille ne respecte pas l'injonction de silence ou au moins de chuchotement car c'est ce qui ramène la mère à une forme de réalité plus conforme comme le montre la phrase suivante :

*Ma mère ramena sur la terre ses yeux couleur de pluie :*

– *Les cerises ?... Ah ! oui, les cerises...*

- le GN « ma mère » montre une fois de plus le dédoublement entre le temps de la narration (Colette adulte) et le temps de l'histoire (Colette petite fille qui dit « maman »)

- seule évocation du *portrait physique* de la mère dans cet extrait : le regard => cohérence du portrait qui met en avant l'attention de la mère au spectacle de la nature et sa « clarté originelle » qui renvoie elle aussi au sens de la vision

- métaphore poétique pour décrire la couleur des yeux de Sido qui a une connotation sinon triste (la pluie peut faire référence à la couleur grise mais aussi aux larmes) du moins mélancolique

- le GN « sur la terre » vient en opposition avec le GN « à la rencontre du ciel » qui ouvrait l'anecdote => il s'agit bien pour la mère d'accepter de redescendre au niveau des préoccupations du « commun des mortels »

- la répétition interrogative des paroles de sa fille montre qu'elle entend sans vraiment écouter, perdue qu'elle est dans la contemplation du merle
- la 1ère aposiopèse traduit le temps qu'il lui faut pour revenir au réel quotidien, la seconde peut-être la mélancolie de devoir quitter cet état méditatif pour atterrir dans la vie quotidienne et ses contraintes
- la combinaison de la question et de la réponse montre à quel point Sido est certes concentrée sur le spectacle de l'oiseau mais peut-être aussi combien il a dû être difficile pour la petite fille d'exister aux yeux de sa mère

*Dans ses yeux passa une sorte de frénésie riante, un universel mépris, un dédain dansant qui me foulait avec tout le reste, allégrement...*

- cette phrase confirme l'hypothèse précédente car le verbe « fouler » qui est un synonyme champêtre et élégant d'« écraser » masque avec peine la violence de l'insouciance de la mère vis-à-vis de sa fille (on foule le blé ordinairement pour en extraire le grain)
- le champ lexical du mépris (« mépris » ; « dédain » « foulait ») confirme la position singulière de Sido qui se distingue des autres par une forme de supériorité impressionnante, du moins dans le regard de Colette enfant
- ce champ lexical est rendu élégant voire charmant par la légèreté avec laquelle Sido parvient à l'exprimer (« riante » ; « dansant » ; allégrement »), encore une fois dans le souvenir reconstitué de sa fille.

## Conclusion :

Dans cet extrait, Colette brosse le portrait d'une mère fascinante, faite de paradoxes et de mystère, qui échappe à la logique du « commun des mortels » car elle est capable de se soustraire, du moins momentanément, aux pesanteurs terrestres pour s'évanouir dans une contemplation passionnée du spectacle de la nature. A travers cette évocation, le lecteur peut percevoir toute l'admiration de Colette pour la mère qui lui a vraisemblablement transmis un goût pour l'observation précise et minutieuse de la vie, préalable à la célébration du monde que se fixe comme objectif l'écrivaine. Mais, de manière plus implicite et diffuse, le lecteur peut sentir également à quel point la personnalité fantasque de la mère a pu paraître écrasante voire menaçante à la petite fille qui ne cherchait qu'à attirer le regard lointain de sa mère. On peut faire l'hypothèse que la célébration de la mère qui apprend à contempler le monde dans le silence et la concentration n'est donc pas chez Colette une célébration aveugle qui idéaliserait la figure maternelle mais une tentative de rendre hommage à une mère qu'elle juge extraordinaire et à qui, de ce fait, elle pardonne les manquements.